

FORÊT • NATURE

n°
162

OUTILS POUR UNE GESTION
RÉSILIENTE DES ESPACES NATURELS

Tiré à part du Forêt.Nature n° 162 p. 20-31

QUAND LES PRATIQUES DE GESTION FORMENT DES COMMUNAUTÉS. ENQUÊTE SUR LA COEXISTENCE DE PRATIQUES RÉGULIÈRES ET IRRÉGULIÈRES DANS LE LIMOUSIN

Éléonore Kirsch, Dorothée Denayer (SEED-ULiège)



Quand les pratiques de gestion forment des communautés

Enquête sur la coexistence de pratiques régulières et irrégulières dans le Limousin

Éléonore Kirsch | Dorothée Denayer

Équipe de recherches SEED (Arlon Campus Environnement, ULiège)

Les pratiques de gestion régulière et irrégulière mènent à former des communautés qui peuvent sembler opposées. Or, elles présentent des dépendances, un cœur de métier, et des techniques communes. Par exemple ici, en France, dans le Limousin.

RÉSUMÉ

Sur le Plateau de Millevaches en France, deux pratiques de gestion coexistent et forment autour d'elles deux communautés. Elles affichent leurs spécificités, déployant côte à côte des visions forestières fondées sur des valeurs et des projets apparemment différents. Cette étude envisage leur comparaison et leurs interrelations. Il s'avère que les communautés façonnent des forêts singulières, donnent leur propre définition



En France, sur le Plateau de Millevaches, deux pratiques de gestion que tout semble opposer coexistent. Entre gestion irrégulière et gestion régulière, deux groupes d'individus sont mis en scène, des communautés, ayant chacune leur définition et leur vision de ce que doit être une bonne forêt. Alors, toutes les deux rivalisent de « bonnes recettes » pour promouvoir tantôt la productivité, tantôt la biodiversité. L'une est largement partagée sur le territoire et est dominante. L'autre, plus minoritaire, tente de se frayer un chemin.

Partant de ce constat (et ayant la volonté de nous éloigner d'une approche polémique ou caricaturale d'opposition entre les deux modèles), cette étude s'intéresse à ces communautés, à leur construction et à leurs relations. Notre hypothèse est que sur le terrain, leur distinction d'appartenance à un courant soit productiviste, soit « proche de la nature » fait sens pour eux, et influence inévitablement leurs discours et leurs pratiques. Elle structure en partie leur manière de façonner les forêts. Mais, malgré une altérité qui mène à des débats et des tensions, ces communautés sont hétérogènes, coexistent, et s'influencent. Notre objectif est alors de complexifier et nuancer la manière dont on aborde l'écart entre leurs pratiques.

Ces réflexions sont le fruit d'un travail d'enquête de terrain en sociologie qualitative menée en 2017-2018. Le présent article est un résumé d'une publication parue dans la revue *Vertigo* en 2021³. Cette étude entre dans le cadre de la réalisation d'une thèse de doctorat qui explore plus largement la diversité présente dans les manières d'être gestionnaires forestiers dans différents territoires.

Pourquoi s'intéresser aux pratiques de gestion sur un territoire ?

La forêt dite durable, telle que définie dans les politiques publiques forestières, se doit d'être gérée comme multifonctionnelle et selon une démarche concertée. Face aux fortes spécificités territoriales, la question se pose de savoir comment traduire concrètement cette durabilité à des échelles locales. Car cette quête de durabilité en France s'accompagne d'abord d'une recherche d'uniformité dans les pratiques et les gestes techniques. La quête d'un mode de gestion idéal tend à dissimuler les expériences et singularités développées par les acteurs de la gestion sur le terrain. Ces dernières sont peu valorisées dans la littérature. Et quand elles le sont, les aspects techniques prennent le pas sur l'étude et la compréhension des forêts comme des lieux qui se développent de manière intimement liée aux existences d'êtres humains et non-humains. La ressource forestière, les gestionnaires et le territoire évoluent pourtant de façon étroitement enchevêtrée.

du territoire, de la gestion et du temps en forêt. Leur altérité est source de tensions. Pour autant, en allant au-delà de leur apparente homogénéité, en explorant en détail ce qui les caractérise et ce qui les rapproche, elles coexistent et s'influencent dans des modèles qui ne sont ni imperméables l'un à l'autre, ni clôturés.

Les territoires forestiers ont leurs particularités et forment des paysages hétérogènes et des écosystèmes multiples et complexes. Les petites, moyennes et même les grandes propriétés forestières sont diversifiées, morcelées, et les manières de penser leur gestion sont aussi multiples. On y retrouve une multitude de propriétaires, une variété de parcelles et de gestionnaires (de coopératives, indépendants, experts ou propriétaires eux-mêmes).

Alors, les compétences et les expériences des gestionnaires se révèlent loin d'être uniformes et sont largement à explorer. Pour eux, les forêts ne correspondent pas qu'à des fonctions auxquelles elles doivent répondre, à des missions, à de la technique, mais se rapportent aussi à du sensible, des passions, des luttes et parfois à des souffrances. Les questions sociales sont d'autant plus importantes compte tenu des changements globaux et des enjeux auxquels doivent faire face les acteurs de terrain.

S'intéresser à la diversité des pratiques nous permet d'inscrire les forêts dans les réalités de leur territoire, ce qui passe par une compréhension des attachements, des représentations, des relations de subsistance et de dépendance entre des acteurs humains et

les forêts. Une mise en perspective nécessaire pour envisager des transitions futures durables dans le milieu forestier.

Comprendre la construction de communautés de pratique

Pour révéler cette diversité, nous nous intéressons à ce qui se fait effectivement sur le terrain, auprès des acteurs de la gestion. La présente enquête s'est articulée autour de la réalisation d'une série de vingt entretiens semi-directifs, portant sur leur expérience et leur vécu de la forêt du territoire concerné, ainsi que la description des pratiques qui les engagent – individuellement et collectivement – dans tel ou tel modèle de gestion. Notre objectif était de comprendre leurs points de vue, expériences et connaissances particulières.

La notion de communauté de pratique

À ce jour, ce sont deux modèles de gestion des forêts qui se distinguent de manière explicite sur le territoire du Plateau de Millevaches. Deux groupes d'acteurs qui se construisent autour de la ressource forestière et qui se différencient par les traitements

Encart 1. Le cas particulier du Plateau de Millevaches : son incroyable transformation paysagère

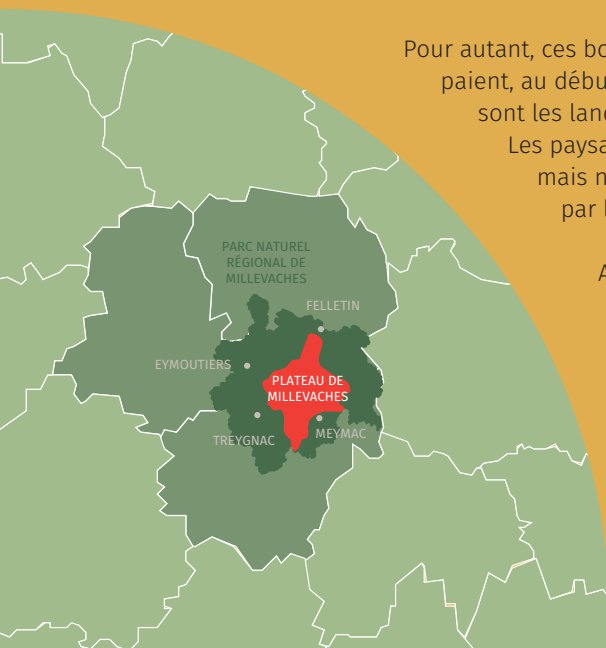


Aujourd'hui, le Limousin a basé son identité paysagère ainsi que son activité économique sur ses forêts. Aussi dénommé localement comme le « Pays de l'Arbre et de l'Eau », son taux de boisement est estimé à près de 55 % du territoire. Les forêts du Plateau sont majoritairement privées (à hauteur de 94 %) et morcelées en petites propriétés forestières discontinues. Fierté pour les uns, opportunité de travail, de promenades ou de cueillettes pour les autres, elles sont reconnues comme son patrimoine au sens large. Sa ressource est largement mobilisée pour la production de bois d'œuvre, de trituration ou d'industrie, des activités générant une part de l'emploi des travailleurs du département.

Pour autant, ces boisements sont le fruit de peuplements récents car ils occupaient, au début du 20^e siècle, des surfaces extrêmement faibles du territoire. Ce sont les landes et bruyères qui donnaient autrefois sa tonalité au paysage.

Les paysans exploitaient les céréales pour leur consommation propre, mais n'obtenaient que de maigres récoltes sur des terres caractérisées par leur pauvreté.

Ainsi, du début du 20^e siècle aux Trentes Glorieuses, de son inexistence à son omniprésence, la surface forestière connaît une augmentation fulgurante*. Tandis que le plateau passe d'un pays sans bois à une forêt dominante, toute une économie se déploie pour travailler et exploiter la forêt de la montagne. Ce boisement intensif, cette « inversion paysagère » comme le citera Michel Périgord, souligne à la fois la nouveauté et l'importance de la mutation à laquelle ont dû faire face les habitants du Plateau.



particuliers auxquelles elles ont recours. En travaillant ensemble, en formant un réseau de relations qu'ils entretiennent, en collaborant et en partageant leurs connaissances et outils, ceux-ci forment d'abord, comme l'entend Etienne Wenger, des communautés de pratiques. Ils font communauté, forment un « groupe qui interagit, apprend ensemble, construit des relations et à travers cela développe un sentiment d'appartenance et de mutuel engagement. »⁵

Cette notion est pertinente pour considérer des collectifs d'acteurs se conformant à certains modes et pratiques de gestion communs. Mais il ne faut pas perdre de vue que les individus singuliers interagissent, s'allient, sans pour autant toujours défendre le même point de vue ou les mêmes usages. Des alliances se construisent et évoluent dans le temps entre des acteurs qui, individuellement, poursuivent leurs propres projets. Cette étude n'a pas l'ambition

de classer les communautés en les délimitant une fois pour toutes, mais plutôt de penser leur construction par la catégorisation des pratiques et non des acteurs. Les quelques catégories d'acteurs que vous retrouverez citées constituent des exemples, mais ne sont ni exhaustives ni définitives.

Notre approche n'est ni d'argumenter pour ou contre l'une de ces deux communautés, ni de les opposer entre elles totalement. Mais il est question d'explorer dans toute sa complexité un cas particulièrement riche où les débats sont prégnants, où les acteurs hésitent et essaient.

Ce qui caractérise les communautés du Plateau

Pour mener à bien nos réflexions, nous nous sommes penchés sur le cas emblématique des forêts du Plateau de Millevaches nichées au cœur de la montagne limousine*. Les forêts et leur gestion y font face, malgré une histoire forestière récente (encart 1), à une multitude d'enjeux à la fois économiques, environne-

* Le Plateau de Millevaches est un territoire du centre de la France dans l'ancienne région administrative du Limousin, elle-même constituée des départements de la Corrèze, de la Creuse et de la Haute-Vienne. Ce plateau chevauche ces trois départements dans des proportions variables, mais n'est pas clairement délimité administrativement.



Carte postale de Millevaches avant reboisement.



* Ces boisements sont le fruit d'innombrables initiatives, individuelles, mais également de transformations sociales : nous pouvons citer le massif exode rural du début du 20^e siècle alimenté par la déprise agricole, ainsi que l'impulsion donnée par les aides financières proposées par le Fonds Forestier National des années 1950.



Terre à nu après mise à blanc.

mentaux et sociaux. Face à ces enjeux, le territoire, et les milieux forestiers en particulier, concentrent des intérêts divergents et prononcés, qui mènent à la confrontation des acteurs, pratiques et modes de gestion. Les forêts de la montagne limousine sont ainsi source de tensions, anciennes et ancrées, et ce depuis les premières plantations résineuses¹.

Pour comprendre la complexité des relations qui unissent les membres de ces communautés, nous vous proposons d'explorer quelques éléments qui les caractérise*, pour aborder les paramètres qui les constituent : quelle est leur place sur le territoire, quels acteurs les portent, quelle est leur histoire, comment envisagent-ils les peuplements forestiers, et à quelles temporalités ils s'attachent ? Cette comparaison symétrique présente des éléments sur lesquels les communautés divergent, pour autant nous nous attacherons dans un troisième temps à les rapprocher, en mettant en exergue les éléments à travers lesquels elles coexistent aujourd'hui.

Dans leur inscription sur le territoire

Au-delà des divergences qui caractérisent les traitements auxquelles elles ont recours (encart 2), d'autres aspects révèlent l'essence de ces communautés.

Une communauté techno-systématique

La première communauté s'est construite sur un modèle qui tend vers une gestion industrielle et intensive de la forêt limousine. Ce mode de gestion, que nous qualifions de « techno-systématique », s'inscrit dans une histoire particulière et regroupe de nombreux acteurs locaux. Soutenus par des pratiques faisant « face à l'évolution des techniques », comme l'hyper-mécanisation et la rationalisation, les gestionnaires préconisent un type de traitement en futaie régulière qui associe la ressource à une certaine monospécificité (surtout de résineux) et des révolutions courtes. Ce modèle dominant constitue le mode de gestion le plus répandu du Plateau (plus de 70 % du territoire du Parc naturel régional de Millevaches).

Ces traitements sont réalisés par des acteurs, comme les coopératives forestières, disposant des équipements (humains et matériels) nécessaires pour mener à bien des travaux d'envergures. Ces coopératives incarnent la technicité, le progrès, mais aussi la pra-

* D'autres caractéristiques sont évidemment identifiées mais nous avons fait le choix pour les biens de l'article de ne pas toutes les exposer.

Encart 2. Traitements sylvicoles réguliers et irréguliers

Voici les précisions des terminologies des traitements auxquelles les communautés ont recours, du point de vue des gestionnaires du Plateau.

Lorsqu'il est question de **futaies régulières** :

- Les gestionnaires considèrent des peuplements « équiennes » (arbres de même âge) connaissant plusieurs stades d'évolution au cours desquels les actions sylvicoles de coupes, d'élagages ou d'éclaircies vont orienter un peuplement homogène dans sa composition.
- Après la plantation des jeunes pousses, ont lieu des opérations de traitements des arbres à intervalle régulier (de mise en lumière par exemple).
- Comme les arbres arrivent pratiquement au même moment à « maturité », les gestionnaires procèdent à une coupe définitive, en une seule opération : la coupe rase ou mise à blanc.
- Ceux y ayant recours mettent en exergue la facilité de sa mise en application : du bûcheronnage au débardage, et grâce à la mécanisation et l'utilisation d'abatteuses, le personnel requis est moins nombreux.

Lorsqu'il est question de **futaies irrégulières** :

- La gestion considère par définition un peuplement de toutes les tranches d'âges et de révolution, et multispécifique, dont les différentes essences sont inscrites par les forestiers dans un répertoire.
- Sont dissociables dans la parcelle : des semis, des jeunes, des moyens, de vieux arbres, et même de très vieux arbres, cohabitant soit individuellement (les uns mélangés aux autres), soit par petits groupes plus ou moins homogènes.
- Les moyens mis en œuvre pour gérer ce type de futaie se basent sur la régénération naturelle, qui consiste à limiter les plantations et assurer le renouvellement forestier par l'automation biologique des arbres.
- Pour la récolte du bois, sont ainsi « prélevés » les arbres considérés par martelage, tout en gardant en permanence un couvert forestier formant « un écosystème fonctionnel avec une intégrité et une résilience forte ».

ticité d'intervention. Leur volonté est de valoriser la ressource bois en forêt en réponse à une demande nationale « *de plus en plus effrénée* » afin de redynamiser économiquement le Plateau.

La communauté techno-systématique prend son essor à la fois à la suite des différentes phases de boisements du territoire, mais également suite aux tempêtes de novembre 1982 et de décembre 1999. Ces tempêtes (qui restent gravées dans les mémoires), ont détruit des parcelles forestières entières avec pour conséquence l'accumulation d'une quantité importante de bois à traiter rapidement et efficacement. Cette nécessité s'est traduite par le développement rapide de tout le secteur d'activité. Pour la population locale et les professionnels du bois, c'est la période à partir de laquelle tout est mis en œuvre pour que le secteur bois représente une véritable plus-value économique, technique et sociale, une source de redynamisation pour cette région ayant irrémédiablement souffert de la précarité. L'histoire de cette communauté est en lien avec la volonté d'une dynamisation économique et professionnelle.

Une communauté éco-systémique

Plus récemment, sur des parcelles parfois voisines, une autre communauté a émergé, résultant de la

mobilisation d'autres acteurs et d'une histoire plus récente du territoire. Nous identifions ces pratiques de gestion que nous nommons « éco-systémiques », qui se revendiquent ouvertement plus naturalistes et plus environnementales. Ces gestionnaires (pour la grande majorité d'entre eux des gestionnaires forestiers indépendants) sont attachés à une forêt hétérogène, à une sylviculture qu'ils désirent plus « douce ». Ils travaillent des parcelles en futaies irrégulières et se basent sur la régénération naturelle afin de limiter le recours à des techniques lourdes. Ce mode de gestion est minoritaire sur le plateau (il ne représenterait que 3 à 5 % des modes de gestion sur le territoire) et peine à se déployer en parallèle à une industrialisation soutenue et établie depuis de nombreuses années.

En marge d'une filière bois locale largement focalisée sur des cycles de plantation raccourcis, ces acteurs ont la détermination d'inscrire la ressource forestière comme une entité fragile constituée d'individus différenciables et vivants, où la ressource ne peut être consommée à satiété sous peine de perturber ses équilibres. Ils ont la volonté de rupture avec une forêt rationalisée, et veulent lutter contre les dérives de l'industrialisation. Ils mettent en exergue les limites de la futaie régulière en monoculture, qui

sont selon eux à la fois environnementales, sociales et économiques*.

« Peu à peu je me suis distancé de la gestion régulière telle qu'elle était pratiquée par mon employeur. Je ne pouvais plus voir les forêts s'éteindre » (un gestionnaire forestier indépendant).

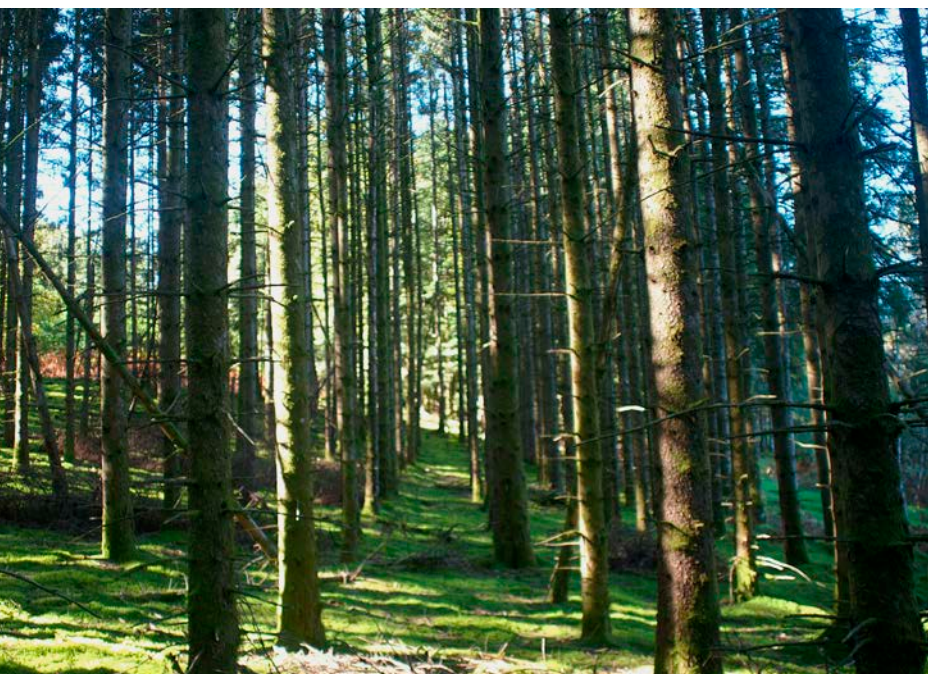
Cette communauté se forme sur le plateau plus récemment : le territoire connaît plusieurs vagues d'arrivées de nouveaux habitants au cours des années '70, '80 et '90⁴. Des vagues qui modifient le paysage et la dynamique généralisée du territoire. Attirant pour son « esprit », son « bouillonnement » et les diverses initiatives ayant pris naissance en son cœur, le Plateau révèle une dynamique démographique

propre**. Pour certains des gestionnaires, la naissance d'une préoccupation environnementale, l'éveil de questionnement face à la manière dont la gestion est menée, ainsi que l'apparition de nouveaux modes de gestion sur le Plateau, font partie de la dynamique novatrice et alternative insufflée par ces vagues d'habitants. L'histoire de cette communauté est en lien avec la volonté d'une dynamisation sociale et des luttes environnementales.

Dans leur approche des peuplements forestiers

Une approche par essence

D'une part, pour la communauté techno-systématique, il est question de peuplements éphémères, la forêt étant continuellement renouvelée selon un cycle rythmé par les coupes définitives, des procédés semblables à ce qui est pensé en agriculture (plantation - pousse - récolte). Cette sylviculture répond à la volonté des gestionnaires d'optimiser les conditions de récolte, et de décapitaliser le bois en forêts. Pour mener à bien cette logique, l'approche est ciblée sur l'essence de leurs parcelles : le gestionnaire identifie une essence « objectif » qu'il privilégie. Le choix de l'essence est relatif à son attrait productif et sa valorisation future par l'industrie, c'est-à-dire des arbres aux « fûts élancés, cylindriques » qui permettent une « parfaite rationalisation de la ressource dans la parcelle ».



* Ils incriminent par exemple le tassement des sols par les machines, la modification des rayonnements après les coupes rases, les risques de glissement de terrain, de pollution des cours d'eau mais également les sacrifices d'exploitabilité...

** Le Plateau se révèle attractif sur le plan migratoire par rapport à d'autres territoires ruraux et atteste d'un dynamisme démographique soutenu, qui de 1968 à 2006 mène à un « réel processus de recomposition démographique du Parc Naturel Régional de Millevaches »⁴.

Au-dessus : parcelle aménagée en futaie régulière résineuse.

En dessous : parcelle aménagée en futaie irrégulière feuillue.

Le bois est ainsi idéalement issu d'arbres homogénéisés, élevés et longilignes, où la branchaison est moindre (pour éviter la formation de nœuds), et où leurs diamètres sont restreints (afin de pouvoir être traités facilement par les scieries et éviter les coûts supplémentaires). Ils décrivent ce mode de traitement comme le meilleur moyen de valoriser la parcelle en produisant du bois de « *haute qualité* » et « *économiquement productif* ». La « *qualité* » de la ressource est ainsi relative à sa transformation future dans les industries, mais également à son prix de vente et donc aux demandes de calibration standardisée.

Au cours de l'histoire, ces « *essences-objectif* » n'ont pas toujours été les mêmes et se sont succédées dans le temps. Après l'épicéa qui sera l'essence en vogue surtout pendant les années '50, ce sera au douglas d'être largement plébiscité principalement au cours des années '70 et après les tempêtes qui ont violemment touché le territoire. Tout droit venu d'Amérique et ayant des qualités de résistance et de production attrayantes pour la filière*, le douglas va peu à peu s'imposer pour devenir aujourd'hui la première essence de reboisement sur le Plateau.

Une approche par écosystème

Pour la communauté éco-systémique, il est au contraire question de peuplement permanents avec la garde d'un couvert forestier constant. La coupe rase est le plus possible prohibée, le principe est de garder un maximum de capital de bois sur pied. Ils défendent une approche des peuplements comme un écosystème constitué d'une diversité d'habitats et d'organismes vivants. Organismes et habitats qui ont dans ce cadre une aussi grande importance que les arbres qui le structurent. Pour eux, il est question d'appréhender l'ensemble équilibré de la parcelle en considérant que tout ce qui constitue l'écosystème s'influence. Ils ne privilégient pas d'essence mais ont la volonté de créer un mélange du vivant, une forêt diversifiée.

Cette approche se manifeste à travers leurs pratiques et notamment à travers leur volonté de valoriser ce qu'ils nomment des « *bois de haute valeur* ». Ici, la « *haute valeur* » est associée à des bois de gros calibre, autrement dit à des bois de diamètres importants où le cœur de l'arbre (le duramen) est plus présent. Sont alors identifiés dans la parcelle les « *arbres d'avenir* »

* Arbre à la pousse rapide et imputrescible, il est résistant et peut atteindre de grandes hauteurs (près de 50 mètres en 50 ans).

Opération d'identification des arbres d'avenir par un forestier avant marquage.



de tous diamètres et de différentes essences, toujours considérés selon leur rôle spécifique dans l'écosystème forestier. Après cette identification, les gestionnaires les marquent et les valorisent tout au long de leur « éducation ». Au lieu de récolter ponctuellement une grande quantité en une seule fois, la récolte est étalée sur un pas de temps plus long, et le bois sort plus fréquemment de forêts.

Dans leur vision du temps en forêt

Les deux communautés se distinguent également dans la manière dont ils envisagent le temps en forêt.

L'optimisation du temps en forêt

Il faut tout d'abord préciser que les acteurs de la communauté techno-systématique ont élaboré un lien d'interdépendance avec la filière de transformation du bois, notamment à travers des contrats d'approvisionnements. Ces contrats leur permettent d'accéder directement à la vente commerciale du bois, d'obtenir les meilleurs prix, et d'être plus compétitifs. Un lien qui les incite à ajuster leurs modes de gestion aux besoins fixes des scieries vers une sylviculture plus « industrielle ». Dans ce contexte, les acteurs s'accordent sur le constat du poids de plus en plus important des industries dans la prise de décision des modes de gestion, dans une lutte d'influence exerçant une « pression de production » bénéfique à l'expansion de leur activité.

Alors, pour ces forêts marquées par la mécanisation*, la temporalité biologique de pousse d'un arbre jusqu'à sa maturité n'est pas celle poursuivie. Leur logique est de limiter le temps de pousse, couper les arbres de plus en plus jeunes en sélectionnant des essences avec un taux de croissance rapide. La recherche de limitation du temps de pousse de la forêt permet un apport en bois ponctuel en grande quantité, afin que le bois une fois coupé parte immédiatement en première transformation pour être traité rapidement : « *Le bois est stocké en très peu de temps, et sortit immédiatement, il part en flux tendu à l'usine* » (un technicien forestier). Pour ces gestionnaires, il est question de résoudre une tension entre la temporalité biologique de l'arbre et celle résolument recherchée par l'industrie.

Coller au temps du vivant

« *Si on veut produire du bois de haute valeur il ne faut pas avoir le temps dans la nuque qui vous presse* » (un gestionnaire forestier indépendant).

Parallèlement, sensibles au rythme de pousse naturelle des arbres, les acteurs éco-systémiques ont la volonté de « valoriser les synergies du vivant » dont ils sont particulièrement dépendants pour mener à bien leurs actions. Par ce biais, ils s'inscrivent dans un rapport au temps long, qu'ils veulent calquer sur la durée de vie des arbres, selon l'essence : « *Nous envisageons*

plus la forêt comme une continuité que comme une plantation dont on doit finir le cycle » (gestionnaire forestier indépendant). Le système de valorisation des gros bois est pour eux un moyen de « s'affranchir » du temps de pousse calibré de l'arbre, de se découpler du temps industriel afin de « s'attacher au temps vivant ». Ils prônent des valeurs de gestion plus proches d'un rythme naturel, mais aussi une « indépendance » face aux impératifs de production des industries (notamment par l'absence de contrats d'approvisionnement).

Des communautés en tension

Ces divergences en matière de pratiques et de définitions de la forêt, peuvent cristalliser des points de tensions, accentués par de nombreux malentendus : lorsqu'il est question de « bois de valeur », de « forêt type » ou encore de « temporalité », nous avons montré que les gestionnaires des deux communautés ne mettent pas en jeu les mêmes significations. Ils se saisissent des mêmes problématiques, mais de manière distincte, ce qui modifie leurs postures et leurs discours. Par exemple, leurs postures diffèrent face au changement climatique et leur rapport au risque.

Pour les gestionnaires techno-systématiques : « *Plus on attend, plus on risque de voir son peuplement frappé par une tempête dévastatrice, donc la logique voudrait que si on coupe plus tôt, les risques sont réduits* » (un membre d'une organisation de certification). Le risque de tempête de plus en plus croissant est ainsi mis en avant pour justifier les coupes effectuées et appuyer la volonté de décapitaliser le bois sur pied.

Comparativement, en futaie irrégulière, le changement climatique et ses répercussions ne constituent pas une priorité, mais résonnent plutôt comme une incertitude. La résilience forestière qu'ils prônent est un filet de sécurité face aux risques (avec une plus forte résistance de certaines espèces, des prises au vent plus inégales, etc.) : « *Alors les avis divergent. Et honnêtement, je vous dis, je suis convaincu de ça, mais d'autres prêchent exactement le contraire. Et je pense qu'ils sont autant convaincus que moi* » (un gestionnaire forestier indépendant).

Ainsi face à ces deux discours, chacun défend hardiment sa façon de penser. Mais autre que les diver-

* Pour nombre de gestionnaires forestiers en futaie régulière, les nouvelles technologies d'abattage et la mécanisation généralisée des travaux forestiers sont une « nécessité pour répondre à la demande croissante de bois pour la transformation » (un agent de coopérative forestière). « C'est le progrès. Je pense qu'il faut partir de l'idée... les techniques évoluent, donc on suit » (un technicien forestier).



Abatteuse en forêt irrégulière feuillue.

gences dans les discours, ce sont les raccourcis et les catégorisations que se font les deux communautés l'une envers l'autre qui crispent les dialogues et créent les tensions : d'un côté sont catégorisés des forestiers ayant recours à une gestion pour les rêveurs se leurrant face à la « réalité » économique et sociale de la montagne. De l'autre sont catégorisés des « gens qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez », qui ne sont pas ouverts à la remise en question des enjeux climatiques tant que la soutenabilité économique est garantie.

« Donc on avait les farouchements pour et les farouchements contre et dans la salle, c'était horrible quoi » (un membre d'une association).

En réalité, plus que des conflits qui mettent en opposition les individus, nous sommes face à des dissonances qui, comme en musique, se rapportent aux désaccords, aux manques d'harmonie entre les idées. Les arguments d'une communauté étant inaudibles pour l'autre et inversement. De ces antagonismes naissent des désaccords entre les protagonistes, des divergences d'avis relatifs à leurs positions et à leurs intérêts ainsi que des différences de points de vue.

Des communautés qui coexistent

Si ces dissonances peuvent mettre les acteurs en opposition, elles ne doivent pas dissimuler les similitudes, les rapprochements, les formes d'influence entre les deux communautés qui coexistent sur le territoire.

Un cœur de métier commun

Leurs bases d'objectifs sont similaires en ayant la volonté de produire des bois de qualité et de les valoriser au mieux sur le marché du bois. Même s'ils ne considèrent pas de la même manière la « qualité » du bois, et même si les logiques pour y parvenir et les arguments sont différents, ils appuient chacun la nécessité d'intervenir en forêt afin de produire un matériel utile à notre société. La diversification des essences, bien que réputée plus « naturelle » ne signi-

fié en rien « *laisser faire* » et représente au contraire un travail exigeant. En irrégulier, les gestionnaires ont eux aussi conscience de produire une forêt non « *naturelle* », se dissociant de la volonté de mettre sous cloche des parcelles. Plus largement, la recherche permanente de biodiversité leur impose de « *bricoler* » le vivant, en faisant aussi des associations d'essences non spontanées.

Dans les deux cas de pratiques, que l'on parle de régulier ou d'irrégulier, il est toujours question de gestion, d'une intervention de l'homme en forêt. Chacun compose, crée, modifie, accompagne les parcelles dans leur développement. Quels que soient les objectifs poursuivis, le cœur du métier de ces gestionnaires les rapproche. Il n'est pas question de laisser la nature à elle-même, mais bien de piloter et « *bricoler* » avec le vivant. Qu'elles soient « *récoltées* » ou « *jardinées* » les forêts portent la marque d'une « *artificialisation* » effective, qui n'est pas toujours mesurable à ce qui est visible.

Des dépendances communes

Dans les deux modes de gestion, les forestiers sont confrontés à d'importantes dépendances au vivant. Avec la multiplication des imprévisibilités dues aux changements climatiques, aux crises sanitaires et sociales, les acteurs sont sans cesse obligés de s'adapter, de modifier leur façon de faire. Toutefois le degré de

dépendance est plus marqué pour des forêts régulières avec une recherche constante de contrôle.

Les agents sont aussi marqués par leur dépendance au marché du bois, à ses fluctuations et ses imprévisibilités qu'ils ne peuvent anticiper ni contrôler. En irrégulier, la recherche de vente de ces bois ne se fait parfois pas localement, leur valorisation restant un enjeu majeur : « *Parfois on est obligé de décapitaliser, de passer par la vente du bois de qualité, mais qu'on sait qu'il va partir en papeterie... C'est frustrant, mais parfois on n'a pas le choix* ». Comme le marché dicte le prix de vente des essences, ils doivent souvent faire preuve d'inventivité pour vendre leur bois au meilleur prix. Ainsi les deux modèles sont inscrits dans la même réalité économique, institutionnelle et politique, ils font face aux mêmes problématiques de concurrence internationale. Ils sont tout autant liés à la filière, ils « *se trouvent dans la même économie* », celle-ci étant toujours en filigrane des pratiques de gestion.

Des techniques d'exploitation parfois partagées

Les gestionnaires de la communauté éco-systémique sont parfois contraints d'avoir recours aux opérations sylvicoles qu'ils évitent : « *Je fais du total irrégulier quand c'est possible, car ce n'est pas toujours possible. Car ce que je t'annonce c'est quand même vachement difficile quoi [...]* » (un gestionnaire forestier indépendant). Contraints et limités par « *ce sur quoi ils n'ont*

Vue à travers les arbres
sur le Lac de Vassivière.



pas prise », ils doivent accepter que chaque parcelle présente des particularités auxquelles, moyennant certaines conditions, ils ne peuvent déroger. Il leur est, par exemple, souvent « impossible de ne pas avoir recours à des machines », en fonction du dénivelé et de la quantité de bois à évacuer*.

Pour les coopératives inscrites dans une logique forte d'anticipation, des questionnements émergent de plus en plus sur les impacts liés aux recours aux forêts monospécifiques. Ils évaluent notamment les avantages des essences d'accompagnement dans les stations.

Une hétérogénéité entre individus dans les deux communautés

Il ne faut pas oublier que ces acteurs sont présents sur le même territoire, et se rencontrent inévitablement, que ce soit dans le cadre de leur profession ou dans leur cadre de vie. Ils font parfois appels aux mêmes intervenants de la filière ou des institutions sur un territoire où « tout le monde se connaît plus ou moins ».

Les acteurs de la forêt sur le Plateau ne sont, pour la plupart, pas dogmatiques et frontalement opposés aux pratiques de gestion que les antagonistes revendiquent. En réalité, les gestionnaires des deux communautés sont empreints de sensibilité et suivent des trajectoires individuelles propres, portent plusieurs casquettes.

Conclusion

Les communautés forestières sont poreuses, les frontières entre elles ne sont pas figées. Les acteurs échangent, circulent et hésitent au-delà des positions de principes. L'exploration de l'écart entre une identification à une « école de pensée »² et les pratiques réelles nous permet de mieux comprendre mais aussi de dépasser leurs différends pour les voir coexister. Il n'est pas question de les regarder seulement comme des opposés, de diaboliser une technique ou une pratique, mais plutôt de comprendre dans quelles logiques elles sont mises en œuvre et l'ensemble des facteurs qui ont poussé à leur réalisation. Si tantôt les pratiques sont plus « écologiques » ou plus « productivistes », les acteurs qui les mobilisent instaurent de manière dynamique des modes de gestion qui ne sont ni définitifs ni idéaux. Émergent alors des définitions plus riches, complexes et enchevêtrées dépassant un partage rigide et théorique entre production et préservation. ■

* Il est alors question pour eux d'établir des règles afin de limiter leurs impacts et minimiser les passages sur des parcours spécifiques balisés afin de restreindre les surfaces impactées et intervenir uniquement par temps sec.

POINTS-CLEFS

- Sur le Plateau de Millevaches (France), une communauté « techno-systématique » est construite autour de pratiques régulières dominantes. Ses acteurs ont une approche ciblée par essence autour de peuplements éphémères, un attachement à l'optimisation des temporalités et une histoire en lien avec la volonté d'une dynamisation économique et professionnelle.
- Une autre communauté plus minoritaire est construite autour de pratiques irrégulières. Ses acteurs envisagent les forêts comme des écosystèmes complexes et un moyen de lutte contre l'industrialisation. Ils s'attachent aux temporalités du vivant et leur histoire est en lien avec la volonté d'une dynamisation sociale.
- Il n'en résulte pas moins que, sur un même territoire, l'identification des acteurs à un modèle de gestion particulier mène à des débats et des tensions tout autant qu'à des rencontres et des formes d'influence : elles présentent des dépendances, un cœur de métier, et des techniques communes. Les gestionnaires ne sont pas dogmatiques face aux réalités de terrain.

Bibliographie

- ¹ Balabanian O. (1980). La forêt source de conflits dans la montagne limousine. *Revue Forestière Française* 32 (spécial Société et Forêt) : 255-262. 
- ² Boutefeu B., Arnould P. (2006). Le métier de forestier : entre rationalité et sensibilité. *Revue Forestière Française* 58(1) : 61-72. 
- ³ Kirsch É., Denayer D. (2021). Instauration et coexistence de deux communautés de pratiques sur le Plateau de Millevaches (France) : une contribution à l'étude des forêts comme terrains de vies. *Vertigo* 20(3): 29205. 
- ⁴ Richard F., Dellier, J. (2014). *Environnements, migrations et recompositions sociales des campagnes limousines : l'exemple du PNR Millevaches*. Étude GEOLAB UMR CNRS 6042, 197 p. 
- ⁵ Wenger E., McDermott R.A., Snyder W. (2002). *Cultivating communities of practice: a guide to managing knowledge*. Harvard Business School Press.

Crédits photos. M. Grangier/Adobe Stock (p. 20), lacorreze.com (carte postale p. 23), É. Kirsch (autres).

Éléonore Kirsch

Dorothée Denayer

eleonore.kirsch@uliege.be

Équipe de recherches SEED

(ULiège, Arlon Campus Environnement)

Avenue de Longwy 185 | B-6700 Arlon